

CONCERTS AU **CLUB DE JAZZ et autres musiques improvisées**
 10 RUE DES ALPES, GENÈVE, TÉLÉPHONE 022 716 56 30 www.amr-geneve.ch

«Une ville finit par être une personne.» Victor Hugo

VIVA LA MUSICA®

Je me souviens la première fois que j'y suis allée, la sensation d'être entrée dans le film. Ce film c'est la réalité, cependant les choses se passent comme sur une scène, chacun tient son rôle, tout le monde est beau malgré une grande indigence. La lumière est crue, la vie se déroule sans fard, cela

AUTUMN IN NEW YORK
éditorial, par colette grand

constitue son attrait le plus grand. Un enfer pourtant, on est seul, on se sent seul, les illusions sont à jamais perdues, est-ce parce qu'on y est si démuni qu'elle vous fait sortir ce qu'il y a de mieux en vous? Voilà que

j'en parle comme d'une personne, comme dit Victor Hugo elle finit par être une personne. C'est LA ville, la Pomme qu'on veut tous aller croquer, New York! Certains musiciens le réfutent, disent qu'on peut très bien s'en passer, accusent même ceux qui répondent à son appel de manque de conscience politique. Affirment que travailler dans sa cuisine ici ou là-bas ne change rien, que seul le goût qu'on y met compte. Que c'est snob, que sais-je encore... Tout cela est probablement vrai, mais comment résister à l'envie, au besoin même limité dans le temps d'y aller voir? De s'en enduire, de s'y rouler, d'en saisir le sens abscons? Je l'affirme pour l'avoir constaté de visu pas plus tard que cet automne: on n'y va pas pour le plaisir, mais pour souffrir, pour s'y faire malmener, en subir chaque jour l'inconfort, pour se confronter. A chaque coin de rue, entrée de métro, parc, partout on entend cette musique, souvent atrocement bien jouée! Pas que ça en soit la Mecque, ce serait certainement faux de le prétendre, mais à ce jour c'est certainement la plus grande concentration de musiciens de jazz au monde! Rien de tel que d'aller s'y frotter pour grandir.



J'en parle ici pour deux raisons, la première c'est que si on pratique cette musique qui est somme toute une musique traditionnelle, me semble qu'un jour aller visiter ses creusets n'est pas incongru, ne serait-ce que pour connaître la sensation de faire de la musique sans pression, de manière complètement détendue, ça se passe ainsi quand la tradition est ingérée. La seconde c'est que les fameux échanges New York vont avoir lieu, et ce sont pour commencer deux étudiants de l'école pro de l'AMR qui vont profiter de cette aubaine pour aller se mélanger avec les musiciens du cru sur les trottoirs de Harlem! On applaudit! Détails suivront dans un prochain journal.

En attendant, venez fêter l'Escalade avec Palenque, une véritable «banda papayera», sorte de fanfare typique de la côte caribéenne de la Colombie, irrésistible!



LA TACHE

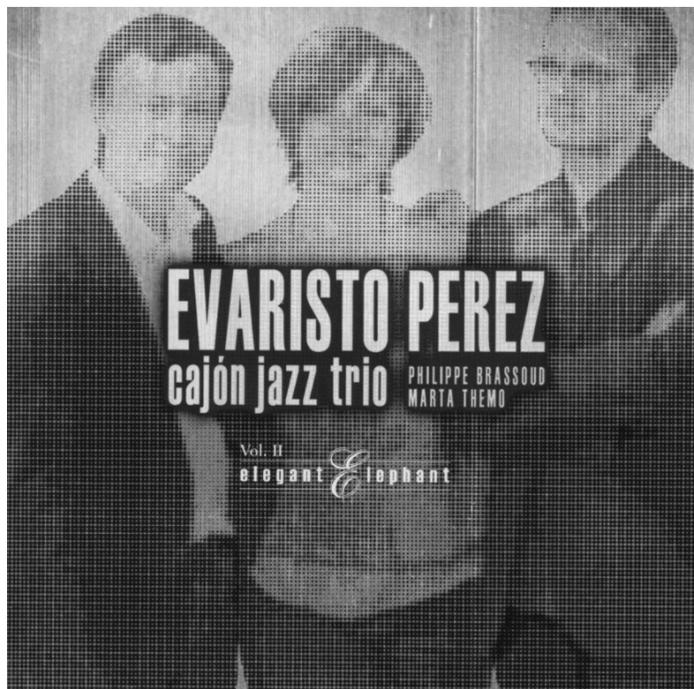
par Jean-Luc Babel

La sculpture? Elle offre mille facettes. On n'a jamais fini d'en faire le tour. Demeure la question de la matière. Plâtre, verre, téflon, pierre, métal, bois? La double peine subie par une compression de César dans l'écrabouillement des Tours jumelles de New York en septembre 2001 me chavira, quand le moindre bouchon de champagne avait survécu au naufrage du Titanic.

Je me tournai vers la peinture, artisanat dévoyé qui changea cent fois de règle en cours de jeu. Je voulus pour moi les plus beaux tableaux: suprématises, pointillistes, orphistes, naïfs, constructivistes, pop-artistes, nouveaux néo-objectifs...

Parfois je cours au-devant des peintres comme on se jette dans la gueule du loup. A une vaste rétrospective du Tachisme, je marque le pas. Un tableau me retient. Il tire mon œil: là, semble-t-il dire, dans mon coin inférieur gauche, a-t-on vraiment affaire à une tache? Après inspection je ne peux qu'ajouter à son désarroi: «Ça fait tache mais ce n'est pas une tache, c'est une pointe de peinture qui manque.»

les puces du canard



Evaristo Pérez cajón jazz trio VOL. II: ELEGANT ELEPHANT

Voilà une allitération qui fait penser à des titres de Duke Ellington tels que *Carnival in Caroline*, *Pitter Panther Patter*, *Showboat Shuffle*, ou le délicieux *Zweet Zursday*. Au morceau titre, qui commence par l'exposé rubato et courtois d'un thème sur lequel on écrirait bien des paroles enjouées, on rattache facilement la notion d'élégance. Mais où placer l'éléphant? Peut-être dans ce saut à pieds joints sur le deuxième temps, dans la pédale de basse qui sert de rampe de lancement pour les soli. Mais le balai léger, le two beats délicat que prend la contrebasse pour accompagner le piano après son solo n'ont rien de pachydermique. Alors quoi, la sagesse, la mémoire nécessaire pour jouer de tête ces grilles tortueuses? Ou simplement l'ivoire des touches? Je pencherais plus pour une image de stabilité. Dans notre Helvétie, il est rare en effet de voir un éléphant tomber, et le trio a préféré tailler ses structures dans un bois solide plutôt que dans de la porcelaine. Dès le premier morceau, *Josephine*, on a la tête en plein cajón. C'est une main de fer qui y tient le beau harnais de l'éléphant pour deux descentes mineures et un renvoi bluesy. Et c'est la même main qui serre la nôtre dans la sardane télégraphiée en fin d'album. Dans les cercles de danse ou sur la piste de cirque, l'animal ne fait pas de faux pas. Le voilà qui fait tourner un Hulla Hop autour de ses reins d'acier, brisant parfois volontairement sa vitesse croisière d'une modulation rythmique. Les adeptes de fêlures et de déséquilibre seront donc peut-être en reste, car quand on traverse un *Landscape joliment vallonné*, c'est dans un train qui glisse sans heurts sur ses rails.

Mais ne nous attardons pas trop sur cette histoire d'éléphant, et préférons-lui ce *Chevaldior*, ballade aux trois temps camouflés qui galope au ralenti dans les nimbes, balance entre deux accords bleutés, un joli doute incrusté dedans. Le vrai titre du disque semble d'ailleurs être le

sobre « Vol. II », qui souligne l'intention qu'a Evaristo Pérez de l'inscrire dans une série, nous offrant à nouveau son visage jovial en compagnie du regard de déesse thorgalienne de Marta Themo et du col blanc de Philippe Brassoud. Ce dernier signe d'ailleurs deux compositions: un hommage à Monk, aux accords diésonnés comme il se doit, et à la grille labyrinthique, visitée d'un pas pressé, l'air nonchalant malgré l'inquiétude de ne jamais trouver la sortie, et Clémence, dont on ne dit pas si c'est une Clémence au « c » majuscule ou la Clémence avec un grand C (je pencherais pour la première option, comme c'est une ballade soufflée d'un pavillon ému par le tromboniste invité).

On repère enfin deux reprises, un All Blues impair auquel il ne manque pourtant pas un temps, les mesures en comptant alternativement sept et cinq, et l'Armando's Rhumba de Chick Corea, où le cajón gambade comme un animal relâché dans la savane où il est né.

Evaristo Pérez, piano
Marta Themo, cajón
Philippe Brassoud, contrebasse
Danilo Moccia, trombone (sur Clémence)
enregistré et mixé à Fribourg par Florian Pittet en juin 2014, mastering par Philippe Teissier du Cros 2015.
Fresh Sound New Talent, FSNT 481
www.evaristoperez.com

Marcos Jimenez

THREE [OTHER] WORDS

Des morceaux que tout le monde connaît, et pourtant je n'aurais pas su en nommer un seul. A défaut d'être né sur le bon continent?

De ses dix doigts, Marcos Jimenez nous propose en effet un florilège d'airs partis pour la plupart du Mexique au milieu du XX^e siècle, et qui ont répandu leur parfum sur toute la surface du globe. Pour retourner le paradoxe, même le dernier des hispanophones, qui les entendrait pour la première fois, aurait l'impression de connaître ces mélodies, d'avoir leurs paroles sur le bout de la langue. Non que ces chansons soient plates ou téléphonées, mais bien parce qu'elles ont un parler populaire et puissant, qui aussitôt s'adresse à nous.

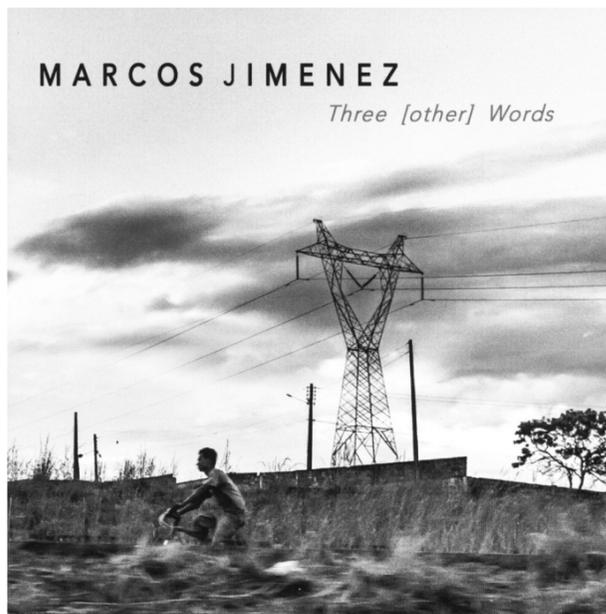
Ces thèmes, le pianiste les murmure, ne se rattache parfois plus qu'à leur ligne claire; il les gémit comme Jarrett, sujet aux grands élans que permet le solo, les fait jaillir en octave des flots

sombres qu'il entretient. *Las Mañanitas*, « joyeux anniversaire » mexicain, tourne ainsi sans cesse, s'ouvre comme une carte de vœux roulée en boule et jetée dans les flammes, s'assombrit, comme on méditerait le sens des années qui défilent, leur nostalgie, leur amertume, puis revient à des harmonies plus sereines. Dans ce jeu de rapprochements et d'éloignements successifs avec le folklore, Jimenez ouvre très brièvement le rideau sur trois mariachis qui, tout en joues et en moustaches, chantent leur amour à cette Malagueña qui les rejette parce qu'ils sont trop pauvres.

Car l'amour est omniprésent dans ce répertoire. Chanson que Ángel Agustín María Carlos Fausto Mariano Alfonso Rojas Canela del Sagrado Corazón de Jesús Lara y Aguirre del Pino (appelez-le Agustín Lara) compose pour sa femme Maria Félix, entre douceur lustrale de la lune qui fait sa ronde, et douleur délicieuse, tout en arrêts, tout en attentes, de celui qui guette le retour de son amante. Chanson dédiée à Maria Elena, la femme du président Emilio Portes Gil, jouée un peu l'air de rien, comme sur le beau piano droit, laqué de noir, d'une véranda où seul un perroquet est là pour écouter. Chanson pour une fille à peau de cannelle à qui on répète, sur deux notes et pris dans le rythme entêtant d'un boléro, « Me importas tú y tú y tú, y solamente tú y tú y tú, me importas tú y tú y tú, y nadie más que tú ».

Voilà tout ce que nous chante, sans mots, le piano de Marcos, qui traque le parfum de la cannelle jusqu'à Lima, entre le boulevard qui s'étire sur un do grave, pesant, et le pont d'où s'envolent les fleurs. Il pousse même jusqu'en Argentine, où on peut entendre, pointilliste, le chant de l'oiseau Chogüi, bon prétexte à quelques envolées « out », quelques reflets de jazz dans le ciel guarani.

Three other words, c'est bien souvent l'envie de chanter différemment ces mots, d'aller à rebours de ces chansons si connues, qu'on les connaisse ou non. Je vous ai menti d'ailleurs, le dernier titre



m'étant familier, ma foi plutôt dans sa version anglophone, que ce soit par Cake ou le King Cole. Ici on lève les sourdines, on mêle les notes pour mieux décrire la confusion de l'amant languissant, dissout dans les « peut-être » qu'on lui répond, aux prises avec de brefs élans d'espoirs qu'il n'arrive pas à contenir, et les doutes qui reviennent fugato. *Quizas Quizas Quizas...* les voici les trois mots.

Marcos Jimenez, piano
enregistré en juillet 2015 par Antoine Estoppey
mixage et mastering par Christophe Calpini
www.marcosjimenez.net

et le canard,
c'est nicolas lambert

enveloppe

par claude tabarini

de ci de là le saxophone



le dessin d'humour musical du mois

pour une fois, il est marant, le dessin d'humour musical! son auteur, pierre wazem, aura la chance de partager un plat de jour avec des membres de l'équipe de les studios lolos, dont il fait partie, justement, dans l'un de leurs établissements préférés! je rappelle que cette rubrique est ouverte à tout-e créateur-trice d'art en deux dimensions du monde entier. envoyez-moi votre œuvre sous n'importe quelle forme, à mon adresse mail aloylolo@bluewin.ch ou postale aloys, 22 filature, 1227 carouge. votre dessin devrait avoir un rapport avec la musique, le jazz ou l'amr mais ne doit pas forcément être inédit ou hilarant. bonne chance à tou-te-s.

« Viens voir les comédiens,
voir les musiciens qui arrivent... »

Jacques Plante

C'est fou quand on y pense un tantinet, la pratique instrumentale! Prenons le saxophone, le nombre de gens sur cette planète, dans un sous-sol, au sommet d'un gratte-ciel, assis dans une voiture à la portière entrouverte en compagnie de quelques arbres alors que le fleuve gronde au fond de la combe, à la table d'une cuisine où les enfants crient et les fausses notes font des bruits de vaisselle qui, sortant d'un obscur étui ce soudain éclair d'or, comme un secret de colporteur, tous mendiant et revendiquant la muse pour légitime épouse s'efforcent à ce jeu sous l'accablement du ciel qu'ils voudraient atteindre. A cette flamme de par le monde constamment et quasi secrètement (malgré certaines apparences) attisée à cette forge de logique et de poésie, certains beaux esprits (dans les deux sens du terme!) tendent à se fondre avec l'instrument comme dans l'instant de l'amour en faisant passer l'essentiel de leur être dans cette sorte de bathyscaphe à la singulière élégance, tantôt leur faisant un bec d'oiseau qui, sur les photos fait figure d'emblème, tantôt une aile repliée sur le flanc.

Tels sont par exemple en leurs différences (différences et ressemblances sont ce qui fonde le bouquet) un Jérôme Sabbagh ou un Tony Malaby. Aux concerts de ces gens-là, c'est au vol d'Icare que nous venons assister depuis la nuit des temps, qui s'engloutit un jour aux confins de l'Hellespont, alors que, comme on le voit sur une toile célèbre, personne dans l'univers ne semble y prêter attention. C'est toujours à l'étroitesse de ce fil qu'il tisse lui-même dans les airs instant par instant, année après année, et semblable à son souffle de vie que le funambule est confronté. Cela demeure une noble et spirituelle tâche et constitue la tradition du jazz.

Que de belles et étranges choses à voir encore dans ces concerts (si l'on veut bien y regarder), comme ce grand homme maigre et immobile, droit tel un i, la tête légèrement penchée en direction de la lyre et comme à l'écoute d'autres mondes ou du nôtre vu sous un autre angle (d'où ce son perpétuellement voilé): Ben Monder dont tout le monde dit qu'il est un monstre et à sa façon, il l'est! Quels instants de bonheur aussi que la présence de Bob Stewart, tel un Neptune des profondeurs surgi de l'onde, de toutes choses avisé et qui fut un des derniers compagnons d'Arthur Blythe. Je vous le livre en « pièce attachée », dans toute sa simplicité.

VENTS DU MIDI

VENTE,
RÉPARATION,
LOCATION

26 RUE DES GROTTES
CH-1201 GENÈVE
TÉL. +41(0)22 733 47 22
WWW.VENTS-DU-MIDI.CH

LUNDI 13H30-18H30
MA-VEN 10H00-12H30
13H30-18H30
SAMEDI 09H00-12H00



Outils pour l'improvisation

88

par Eduardo Kohan
invité: Thomas Bellégo

TRANSCRIPTION D'UN SOLO DE LENNIE TRISTANO PAR THOMAS BELLÉGO

Lennie Tristano, pianiste, compositeur et enseignant de jazz américain, est une figure particulière dans l'histoire du jazz, à la fois très importante et marginale. Né en 1919 à Chicago, en pleine épidémie de grippe espagnole, Leonard Joseph Tristano a la vue gravement affectée et, à dix ans, est pratiquement aveugle. Respecté pour son approche de l'improvisation consistant à vouloir révéler la personnalité de l'individu par le développement d'un phrasé hautement personnel faisant fi des clichés, il est surtout connu pour ses talents d'enseignant innovateur ainsi que pour être un pionnier de l'overdubbing (re-recording). Son style (et celui de ses plus talentueux élèves: Lee Konitz et Warne Marsh) est caractérisé par une complexité rythmique étonnante et une capacité à prolonger ses phrases en les faisant bifurquer selon ses envies, le tout basé sur les différentes accentuations apportées aux croches swing souvent regroupées en séquences complexes. Il meurt à New York en 1978.

Je vous présente ici une transcription partielle du morceau intitulé «East Thirty Second», basé sur les accords de «Lennie's

Pennies» (une conversion mineure de la grille de «Pennies From Heaven»). Compte tenu de la complexité du morceau (longues phrases sinueuses, substitutions harmoniques, utilisation de la polyrythmie, de la polytonalité), il est possible que la transcription comporte quelques erreurs. Toute remarque destinée à en amoindrir le nombre est la bienvenue. La notation des block-chords présents dans ce chorus peut également comporter quelques inexactitudes, et est par conséquent sujette à interprétation.

T. Bellégo

East Thirty-Second

Lennie Tristano

Thomas Bellégo, est un bassiste né à Genève en 1995,
contact: bellego.t@gmail.com

Sur mon site, eduardokohan.com, vous trouverez les transpositions
cette transcription en Eb et Bb et tous les «Outils pour l'improvisation»
publiés depuis mars 2007 dans Viva la Musica.
Lecture inspiratrice: *Dalva* de Jim Harrison

UN BANDIT DIT



L'AMR AU FIL DU RHÔNE JUSQU'À LA MER SOUTIENT L'USINE

Il advint soudain par Genève, l'épargnée depuis longtemps de tant de déchirantes guerres, la riche aux insondables camtiminis, aux immenses tricheries des sous-sols où bourdonne le chant rond des pharisiens & des partisans cravatés de bleu de la langue double. Des carnatzets néo-post-modernes où la thatche habile perfide glue.

Oui il advint vers l'arrière-automne, en cette saison ultime qui abandonne les fruits de tout l'été, comme l'écrivait Apollinaire, «à nos impatientes mains». Avant l'hiver, m'entendez-vous. Il advint par l'automne de 2015 que les droites unirent leurs couleurs. Le rouge & le jaune du MCG, couleurs impunément volées au caleçon flottant aux mâts de Saint-Pierre, cette chapelle à Calvin; le feu noisette, le blanc & le noir du bouvier posément fasciste aboyant de l'UDC et les couleurs inconnues du PDC & du PLR. Oui, l'UDC, l'Union des Chromatiques du Centre décida de tuer l'Usine. Par la coupée des vivres. Etrangler, garroter l'Usine. Celle qui jadis l'autre jour si proche dégrossissait l'or des colliers que les grands fidèles, sous la table cochonne, offraient à leurs couinantes maîtresses & qui hurlaient des ah & qui vociféraient des oh. Oui lime-moi profond encore. Mais vos histoires de villas protégées nous emmerdent. Nous ne sommes pas des haineux. Nous sommes des tendres. Des terribles tendres. Des tendres retentissants. Nous sommes des éjouis de la plus risquée des libellules. Des intenses nus qui vont aujourd'hui debout par la vertigineuse secouée du monde. Nous sommes des perceurs du tunnel bleu. Des charançons de la sainte poussière. Alors inconscients gredins qui veulent tuer l'Usine. L'Usine libre d'être soi-même.

Gaffe à votre petit cervelet.

Car nous tenons le pont de la Machine, même si vous avez démembré depuis longtemps, l'explorée vertigineuse de ses bulles bleues. Et arraché les narines rouges du Rhino. Car nous tenons jusqu'à la Méditerranée, jusqu'au delta de Saint-Louis, le fil du fleuve.

Et puis voyez-vous, ce que vous n'avez pas compris en cette Usine aux cinq buvettes qui n'en sont chaleureusement, créativement qu'une seule véritable. C'est comme la pyramide dont la verticalité Messieurs vous a perdu. Observez, diable observez sincèrement la puissance du monde. Voyez que les bases de la pyramide sont follement horizontales. Nous avons même contre vos désespoirs enjoués une arme absolue. Ce cygne, ce signe là-haut qui plonge à chercher sa maigre pitance. Il nous suffit par les plumes du croupion de l'arracher au lac & vos baignoires tièdes d'un coup se videront. Suffit de trouver *le bon cygne*, suffit d'ôter du lac Léman le bouchon terrible de vos mensonges.

Glouglou, tenant trident, dira Neptune. *Jean Firmann*

Dans le Viva la Musica N° 358 du mois d'avril dernier, nous avons laissé nos amis en tournée à Yogyakarta, Indonésie. Voici la suite de leurs aventures.

Membres de l'expédition: Salvatore Dardano, ingénieur du son, élégant et fidèle. Laurent Klunge, manager et marchand de suppléments bagages. Marc Erbetta, batterie et apéros. Erik Truffaz, trompette et promenades distraites. Christophe Chambet, basse électrique et soliste des bronches. Benoît Corboz, claviers pour les notes et pour les mots.

samedi 16

Pour le concert de ce soir, nous avons choisi de ne pas faire de sound-check. C'est un peu paresseux mais tout à fait réaliste. Il aurait fallu aller tôt sur place, tout monter, faire des réglages que nous ne sommes

route, c'est un ahurissant groupe de transsexuelles qui anime vigoureusement un gros carrefour. On se croirait dans la cage aux folles version indonésienne. Le chauffeur ouvre sa fenêtre et donne une pièce à une vieille madone provocante aux mimiques racoleuses et suggestives. Nous quittons peu à peu la ville. Le paysage est encore plus verdoyant qu'à Rangoon. Si là bas la brousse menaçait à tout moment de reprendre ses droits, alors ici c'est la ville qui pousse carrément dans la brousse. Nous arrivons sur le site de Prambanan en même temps que la pluie. Erik achète deux parapluies décorés de peintures typiques qu'une vieille dame lui propose pour un très bon prix. Tout heureux de son affaire, il

constructions antiques, sorte de pyramides de blocs de pierres gris-noir finement taillées, érigées à la gloire de dieux hindous. Chaque temple est dédié à un dieu bien précis. Sur chaque édifice, un escalier central permet d'accéder à une petite salle de prière située à mi-hauteur. Je visite le temple de Brahma. L'intérieur est très sombre et je n'y vois pas grand-chose. Cela me fait un peu penser à une crypte, mais sans tombeau. La descente des escaliers est périlleuse car, avec la pluie, les marches sont rendues très glissantes. Au centre de l'esplanade, plus haut et plus grand que les autres, le temple de Shiva affiche clairement la couleur: ce doit être lui le chef.

16 heures

Nous quittons l'hôtel pour nous rendre sur les lieux du festival. Il pleut à pierre fendre et le taux d'humidité dans notre petit bus doit facilement dépasser le cent pour cent. La route est surchargée de monde, en particulier de scooters à qui l'eau ne fait pas peur. Après quarante minutes à se traîner sur une route principale bloquée, nous tournons à droite et nous retrouvons rapidement à travers champs. Le Ngayogjazz est un festival perdu dans la campagne, au milieu des rizières. Nous arrivons sous une pluie battante dans la boue et les flaques. La scène, probablement pleine de charme dans des conditions normales, est en ce moment surtout pleine d'eau. Construite sous un banyan-tree sacré, une sorte de figuier enchanté aux lianes multiples, elle est disposée à l'extrémité d'une grosse cabane qui nous sert de backstage waterproof. La bâche censée protéger la scène est bien trop petite et le piano et les amplis qui prennent l'eau sont partiellement protégés par des sacs-poubelles. Certaines prises électriques baignent allégrement dans l'eau boueuse.

Nous avons quarante-cinq minutes pour nous installer et faire un rapide réglage des lignes audio. Bien évidemment, pas de fender rhodes pour moi. Je dois composer avec un clavier électronique que je ne connais pas et des amplis inadaptés à son que je désire. Ce n'est pas tout à fait la panique, mais c'en est proche. Pendant ce temps, une équipe d'animateurs TV rose bonbon fait passer le temps à un public bon-enfant, entre mille et deux mille personnes debout trempées jusqu'aux os. Quelques minutes avant le début du concert, la pluie s'arrête net. Ce n'est pas un hasard ni un miracle, le chasseur de pluie a simplement bien travaillé.

Le concert commence, totalement improbable. Personne ne s'entend vraiment jouer sur scène. Laurent multiplie les va et vient entre nous et le type des retours pour lui transmettre nos doléances, mais ça n'y change pas grand chose car le type ne parle pas l'anglais. Le piano à queue trempé tanguer dangereusement lorsque j'accroche un peu mon jeu. Les lattes de bois qui le

supportent sont rongées par l'humidité et je redoute le moment où, sur le coup d'un temps fort un peu trop marqué, il traversera carrément le plancher de la scène pour s'écraser à mes pieds. Méfiant, je retire mes genoux sur le côté et continue ma prestation en amazone.



Une langue aux sonorités vives, colorées et verdoyantes, tout comme son pays. Ce soir-là, j'apprends mon premier mot d'indonésien: Terima kasih, qui veut dire merci.

dimanche 17

Il fait beau et chaud et l'aéroport international de Yogyakarta ressemble ce matin à une gare routière d'Amérique du Sud dans les années 1960. Des murs jaunes et bleu pâle avec, sur toute la longueur du hall principal, de vieux guichets d'enregistrement en bois d'un brun fatigué qui tire sur le gris. Des fauteuils de salle d'attente en similicuir rouge anciennement pétant dont les armatures métalliques patinées par le temps ont perdu leurs chromes depuis belle lurette.

Au programme, un petit vol régional pour Bandung, toujours sur l'île de Java. Nous enregistrons nos bagages au guichet de la compagnie LionAir, dont un avion s'est récemment crashé en bout de piste. Exceptionnellement, mais peut-être cela est-il lié, ce vol sera sous-traité par la compagnie Wings Air.

Nous voilà donc rassurés. Notre avion est un petit modèle à hélices turbopropulsées, une technologie dernier cri m'assure Marc. Nous entrons par l'arrière, et, comme les moteurs turbinent déjà à fond, nous avons tous droit à un violent coup de sèche-cheveux au parfum de kérosène brûlé.

Une fois à l'intérieur, le brushing de travers, nous trouvons bien en vue en guise de lecture le surprenant «Wings Air Invocation Card». Un édifiant recueil de prières en six religions qui devrait nous assurer la protection divine. En quelque sorte une marche à suivre pour nous assurer un bon vol!

Ce petit appareil à hélice offre une sensibilité aux trous d'air nettement plus rock'n'roll que le A380 de

mardi. Marc préfère, il s'y sent un peu comme dans une vieille Porsche...

Après une bonne heure de vol, nous atterrissons à l'aéroport international Husein Sastranegara de Bandung.

Cette ville de quatre millions d'habitants, située sur un haut plateau à huit cent mètres d'altitude au milieu d'un somptueux cirque de mon-

tagne, nous offre un répit de fraîcheur bienvenu.

Pour célébrer notre arrivée des trombes d'eau s'abattent malheureusement du ciel. Le soir venu la pluie n'a toujours pas cessé.

Nous jouons dans une jolie petite salle de l'Institut français. Le lieu fait penser à un club de rock bien aménagé, l'équipement est sérieux, toujours pas de fender rhodes, mais je commence à m'habituer à ces pianos digitaux japonais. Le train électrique d'effets que je trimballe partout avec moi est suffisamment puissant pour encanailler à volonté tous ces circuits électroniques nippons de bonne éducation.

La salle est pleine et le public très attentif, enfin de bonnes conditions de jeu. Le concert est magnifique. Ici encore les gens nous offrent leur sourire bienveillant pour un rien.

Plus tard en soirée, alors que la pluie s'est enfin assagié, Louis, le responsable de notre venue à Bandung, nous emmène manger sur une agréable terrasse bordée de palmiers. C'est un endroit simple où il fait bon et frais.

Pourtant, sur le chemin du retour, un thermomètre placé en bord de route nous indique tout de même 28 degrés. Cela donne une idée des températures vécues ces derniers jours.

à suivre



pas certains de retrouver le soir venu, puis tout démonter à nouveau. Donc beaucoup d'énergie perdue pour finalement pas grand-chose.

Nous bénéficions ainsi d'une demi-journée de liberté.

Il ne pleut plus ce matin, et le soleil se permet même parfois de guigner entre les nuages. Un chauffeur nous emmène hors de la ville visiter le site de Prambanan, un ensemble de temples hindouistes datant du neuvième siècle.

L'ambiance dans la rue est festive et chaleureuse. Les maisons, les pancartes, les motos et les vêtements, tout est ici couléur vif pétant et se détache magnifiquement du vert profond de la végétation.

Un groupe de quatre jeunes musiciens complètement déjantés joue des percus et d'une sorte de steel drum à fond la caisse sur un trottoir; ça turbine ferme tandis qu'un de leurs collègues frappe aux vitres des voitures pour récolter quelques sous. Plus tard, planté au milieu de la

m'en propose un pour la visite. Il y a deux guichets d'entrée, un pour les Indonésiens et un pour nous. L'accès à deux sites coûte quarante mille roupies pour les Indonésiens, pour les étrangers c'est cent septante mille roupies pour le seul site que nous intéressent. En contrepartie un thé chaud nous est gracieusement servi.

Fiers d'avoir ainsi subventionné l'archéologie indonésienne, nous nous retrouvons, vêtus d'un sarong obligatoire, sur un immense parvis d'allées et de jardins.

Marc est le seul à ne pas se déguiser. Rien d'étonnant, depuis bientôt trente-cinq ans que je le connais, le seul déguisement qu'il accepte de porter volontiers reste son fameux T-shirt des glaces Migros à la fraise.

Plus loin, dominant une série de ruines amoncelées dans l'herbe, majestueuse, paisible et sereine, l'esplanade des temples nous attend, depuis probablement de très longs siècles. Sur une grande plateforme surélevée se dressent une quinzaine de

Pour le visiter, ce dont je m'abstiens car je me suis déjà farci un petit coup de vertige à la descente de chez Brahma, il faut se munir d'un casque. Ce n'est pas que Shiva soit particulièrement de mauvaise humeur mais une pancarte à l'entrée informe textuellement les touristes que les travaux actuels de réfection n'offrent une sécurité que «relative»! Si l'on contourne l'esplanade principale, il y a en contrebas un espace plus tranquille où les touristes ne se risquent guère. Là des dizaines de temples se sont totalement écroulés, et le sol accidenté est rempli de gros amas rocheux à moitié enterrés. A la recherche d'un endroit calme et désert, propice à une séance de méditation à la hauteur de la spiritualité de ces nobles pierres, je retrouve Erik par pur hasard, assis sur un caillou en forme de tabouret, entouré d'herbes mouillées et de gros blocs rocheux carrés-bossus. Il regrette la dextérité de ces illustres tailleurs ancestraux car, s'il avait trouvé une

SERVETTE 92
Votre partenaire de qualité
MUSIC

Grande sélection d'instruments à vent et à cordes

Vente: Neuf-Occasion
Service de locations et réparations
Atelier de lutherie, guitares, bols et cuivres

92, rue de la Servette
CH - 1202 Genève
Tél. 022 / 733 70 73

Horaires: le lundi: 14 h. à 18 h.30
du mardi au vendredi: 10 h. à 18 h.30
le samedi: 9 h. à 17 h.
bus: 10 / 3 / 15 arrêt Servette Ecole

DISCO CLUB

JAZZ
BLUES
AFRIQUE
BRESIL
SALSA
REGGAE
ETHNO

22 RUE DES TERREAUX DU TEMPLE
CH-1201 GENEVE
TEL-FAX (022) 732 73 66

HAUTE-FIDELITE
SONORISATION
MAINTENANCE
LOCATION
ETUDE SYSTEMES
AUDIO NUMERIQUE
EQUIPEMENT AUDIO PRO

Le seul revendeur **DIGIDESIGN pro** à Genève

ACR PRO

ACR Fuchs Hanimann & Cie
35-37, rte de Veyrier
CH-1227 Carouge
www.acrpro.ch
Tél.: 022 342 53 53

VIVA LA MUSICA
mensuel d'information de l'AMR, association pour l'encouragement de la musique improvisée
10, rue des alpes, 1201 Genève
tel. (022) 716 56 30
Fax (022) 716 56 39
www.amr-geneve.ch
coordination rédactionnelle, jean firmann:
viva.stampa@gmail.com
publicité: tarif sur demande
maquette: les studios lolos:
aloylola@bluewin.ch
imprimerie genevoise
tirage 2200 ex.
+ 2200 flyers géants
ISSN 1422-3651

LES BONS PIANOS
ONT UNE ADRESSE

Jean Cerutti

4, rue de la Scie (Eaux-Vives) 1207 Genève • Tél. 022 736 95 69

AMR

D É C E M B R E

Sauf indication contraire, les concerts ont lieu à 21 h 30 au Sud des Alpes, 10 rue des Alpes à Genève.

- Suivez les logos:
- 20 francs (plein tarif)
15 francs (membres, AVS, AC, AI, étudiants)
12 francs (carte 20 ans)
 - 25 francs (plein tarif)
20 francs (membres, AVS, AC, AI, étudiants)
15 francs (carte 20 ans)
 - 18 francs (plein tarif)
15 francs (membres AMR, ADEM, AVS, AC, AI, étudiants)
12 francs (carte 20 ans)
 - et ce logo pour dire que c'est gratuit;
lors des soirées à la cave, le prix des boissons est majoré
- Sur présentation de leur carte, les élèves des Ateliers de l'AMR bénéficient des la gratuité aux concerts hors faveurs suspendues

La prélocation se fait à l'AMR ou chez Disco-club,
 22 rue des Terreaux-du-Temple à Genève, tél. 022 732 73 66

paul chambers au fond d'une photo de dennis stock prise à new york vers 1959 (al)

DE LUNDI À JEUDI 30 NOV 1 2 3 DÉCEMBRE à la cave à 20 h 30

MAJOR TAYLOR



Jean-Jacques «Anquetil» Pedretti, trombone
 Nelson «Bartali» Schaar, batterie
 Martin «Koblet» Wisard, saxophone alto
 Brooks «Coppi» Giger, contrebasse

Marshall Walter Taylor, dit Major Taylor, champion du monde cycliste de vitesse sur piste en 1899, est, dans l'histoire du sport, le premier noir à avoir vécu une grande carrière de sportif professionnel de renommée internationale. Nous on adore le vélo, les grands hommes, les jazzmen sud et afro américains. On vous en servira une belle synthèse, sur grand plateau.

MARDI 1 JAM SESSION à 21 h

JEUDI 3 LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT

20 h 30 un atelier Big-Band AMR/CPMDT d'Alain Guyonnet et Ian Gordon-Lennox avec Coralie Desbrousses, trompette, Daniel Da Costa Marques, Didier Estrada Gonzalez, trombone, Basile Rickli, Florian Erard, Xavier Lavorel, Nils Buffard, saxophone alto, Théo Hanser, sax ténor, Andrea Bosman, sax baryton. Grégoire Gfeller, guitare, Benjamin Tribe, piano, Benoît Gautier, contrebasse et Théo Péricard, batterie

21 h 30 un atelier junior de Stéphane Métraux avec Andrés Briones, basse électrique, Marius Gruffel, sax alto, Noam Kestin, vibraphone, Yann Mondehard, batterie et Sergio Ricossa, guitare

22 h 30 un atelier jazz moderne de Stéphane Métraux avec Yehudith Tegegne, chant Ariane Morin, sax alto. Gabriel Guth Ferreira, piano, Thibaut Stepczynski, guitare, Sacha Dumais, basse électrique et Richard Wagner, batterie

VENREDI DE L'ETHNO 4 Mia Mohr, chant Ernesto Morales, guitare Simon Martinez, trompette Jeanne Pasquier, clarinette Tomas Fernandez, contrebasse

VUELTA



NOUVELLE MUSIQUE CHILIENNE

Vuelta : un aller-retour entre le Chili et Genève. C'est autour de la cueca et du folklore chilien que le groupe s'est formé, à la base un trio, ils ont intégré clarinette et contrebasse pour plus de variations. Le répertoire crée un terrain de jeu entre élan latin et intimité du récital.

SAMEDI 5 TRIO PHILLIPS DEMIERRE LEIMGRUBER «LISTENING» 80 years Barre Phillips



Barre Phillips, contrebasse
 Jacques Demierre, piano
 Urs Leimgruber, saxophones

Double anniversaire pour ce concert qui commémore à la fois les 80 ans de Barre Phillips et les 15 ans du trio qu'il forme avec Jacques Demierre et Urs Leimgruber. Les trois improvisateurs se présentent dans une configuration entièrement acoustique, entre structure prétablie et construction de l'instant. Pour eux la matière sonore est un phénomène en mouvement : leur attention se porte autant sur la production du son que sur sa propagation dans l'espace investi. Et c'est dans le corps même du jeu collectif que se construit leur musique.

MARDI 8 JAM SESSION à 21 h

MERCREDI 9 à la cave du sud

CONCERT & JAM DES ATELIERS

20 h 30 un atelier jazz moderne de Nicolas Lambert avec Véronique Lattion, chant, Frank Schmidt, trompette, Claudio Mascotto, sax ténor, Andrei Pervikov, guitare, Nicolas Gouldart, piano, Lionel Noetzelin, basse électrique, Aïda Diop, batterie

JEUDI 10 LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT

20 h 30 un atelier jazz moderne de Marcos Jimenez avec Anthony Buclin, trombone, Mona Creisson, violon, Ravi Ramsahye, guitare, Paolo Costa, piano, Matthieu Potier, contrebasse, Wolfgang Da Costa, batterie

21 h 30 un atelier Bill Evans de Thomas Florin avec Frank Schmidt, trompette, Felix Majou, guitare, Philippe Gauthier, piano, Benoît Gautier, contrebasse, Pierre-Alain Schilling, batterie

22 h 30 un atelier Jim Hall de Nicolas Lambert avec Nicolas Deville, flûte, Flavian Mèche, violoncelle, Alexandre Nicoulin, guitare, Colin Dayer, piano Yann Mondehard, batterie

VENREDI 11

3x3

Adriel Rüfenacht, violon
 Daniel Minten, violon alto
 Domitille Jordan, violoncelle
 Shems Bendali, trompette, Basile Rosselet, sax ténor
 William Jacquemet, trombone
 Noé Macary, piano,
 Marco de Freitas, contrebasse
 François Christe, batterie



Cet ensemble mené par le saxophoniste Basile Rosselet rassemble deux trios, un de cordes et un autre de vents, ainsi qu'une section rythmique. La particularité de cette configuration lui a permis d'explorer un univers musical tout à fait singulier. Nous allons découvrir ce soir le répertoire original que Rosselet a écrit pour eux, une suite de dix pièces nommées VOYELLES.

SAMEDI 12 BAL DE L' ESCALADE AVEC

Monica Prada, chant, Yesid Fonseca, clarinette,
 Diego Sossa et Mauricio Salamanca, saxophone alto,
 Francesco D'Urso, euphonium, Andres Arevalo, tuba,
 Rodrigo Rodriguez, Daniel Zea et Hernando Ibanez, percussion,
 Shama Milan, tres cubain

PALENQUE



C'est sur les rythmes typiques de la côte caraïbe colombienne - porros, fandangos, cumbias, etc... - que nous célébrerons l'Escalade cette année, et cela grâce à la verve pleine d'énergie communicative de la fanfare Palenque, dans le plus pur style des « bandas papayeras » !!! Laissez-vous happer et venez danser jusqu'au bout de la nuit !!!!!

TARIF UNIQUE ET FAVEURS Suspendues: 10 FRANCS

DIMANCHE 13 JEN SHYU & JADE TONGUE



Jen Shyu, voix, compositions, piano, luth/guitare, lune taiwanais, gayageum, percussion, danse
 Mat Maneri, violon alto
 Randy Peterson, batterie

D'ABORD LE STAGE de 10 à 12 et de 13 à 16 heures
 Les inscriptions doivent se faire au plus vite auprès du secrétariat, de l'accueil, ou par courriel: stages@amr-geneve.ch
 Ce stage est obligatoire pour les élèves de la classe professionnelle et préparatoire, vivement recommandé à tous les élèves avancés et largement conseillé à tous les autres. Il est ouvert à tous, dans la limite des places disponibles. Il coûte 50 francs, mais reste gratuit pour les membres

PUIS LE CONCERT À 20 H 30
 Figure incontournable de la scène new-yorkaise, Jen Shyu est une compositrice, chanteuse et danseuse originaire de Taiwan, dont elle maîtrise parfaitement la tradition musicale au travers de ses instruments anciens. Avec Mat Maneri et Randy Peterson, elle emmène l'auditeur dans un pèlerinage aux confins de l'orient : Taiwan, le Timor Oriental, l'Indonésie, le Vietnam, la Corée... les « Sounds and Cries of the World » sortis sur le label Pi.

DE LUNDI À JEUDI 14 15 16 17 à la cave à 20 h 30

Katarina Knezevic, piano, clavier
 Mauricio Salamanca, saxophone alto
 David Robin, guitare
 Delmis Aguilera, basse
 Michael Tschamper, batterie

YU SUN

Basée sur un florilège de thèmes authentiques des peuples des régions de l'ex-Yougoslavie, agrémentée d'une palette de tradition musicale tzigane et de tubes de la scène jazz-rock yougoslave, l'expression de ce projet nous fait voyager entre jazz et folklore. Né de la rencontre de cinq musiciens aux origines diverses, YU SUN fusionne leurs différentes cultures dans une autre vision actuelle des musiques traditionnelles balkaniques.

MARDI 15 JAM SESSION à 21 h

JEUDI 17 LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT

20 h 30 un atelier jazz moderne de Mathieu Rossignelly avec Xavier Lavorel, sax alto, Thibaut Stepczynski, guitare, Iggy Del Boca, piano, Sacha Dumais, basse électrique, Richard Cossetti, batterie

21 h 30 un atelier jazz moderne de Mathieu Rossignelly avec Jordan Holweger, sax alto, Mona Creisson, violon, Yann Aebersold, guitare, Aurélie Collet, piano, Jean-Michel Allamand, contrebasse, Samuel Jakubec, batterie

22 h 30 un atelier binaire de Tom Brunt avec Didier Poulard, chant, Enzo Gonzato et Samuel Olivares, guitare, Samuel Jakubec, batterie

CONCERT AU THÉÂTRE LES SALONS, RUE JEAN-FRANÇOIS BARTHOLOMI 6 1204 GENEVE À 20 H 30

VENREDI 18 GABRIEL ZUFFEREY SOLO



Après un premier album solo en 2012 et un concert dans le cadre du Montreux Jazz Creations en 2015, Gabriel Zufferey nous présente, dans le délicieux cadre au charme suranné des Salons, un tout nouveau répertoire constitué de compositions personnelles, suivi d'un hommage au pianiste Bill Evans. Impossible de résister à ce pianiste unique, recueilli et fougueux tout à la fois, qui sait si bien nous faire tout oublier !



Ce sincère & libre voyou-là est à double détenté. Comme le sont toujours, à plat-ventre sur le toit du monde, les flingues des snipers qui tendent à la perfection mathématique. C'est-à-dire poétique. Afin d'entrer au cœur. Un peu à gauche entre les deux épaules.

Claude Tabarini musicien, Claude Tabarini poète. Und vice-versa. Il est du chant debout tremblant d'un homme. Il est aux antipodes de l'outrecuidance. Il est sans hiatus. De l'herbe au lait, comme la tomme toute unie de la chèvre.

Comme celui qui va par les veines lestes de la terre, rampant souple par les boyaux souterrains tant à la conquête du rose ultime & presque blanc de la salamandre aux yeux perforés d'un citron pâle, qu'à la gagne gratuite de l'empreinte rouge furax de la patte d'ours apposée, de sang dégoulinant à grands caillots encore au fronton de la caverne d'être.

Où nous sommes tous.

Ah! toutes choses que tous les gendarmes du monde, depuis si longtemps lamentables malgré leurs techniques algorythmiques échouent à comprendre. Même s'ils tiennent encore en leurs geôles le fantôme du poète Charles-Albert Cingria qui commit en plein XX^e siècle le crime infâme cette nuit-là de n'avoir point de cata-dioptre à son vélocipède & dans un bocal de formol – ultime poisson verdâtre – le cerveau de Luigi Luccheni, l'aveugle acharné qui poignarda d'une lime brutale inculte, Sissi la haute, Sissi la svelte qui contre les mâles austro-hongrois monstrueux de l'époque alimentait pourtant d'essences pures le feu libre des musiciens & la langue de fouet des poètes. Aux temps d'hier qui sont encore. Et que demain jamais n'abolira.

Alors au soir du mercredi 4 novembre 2015, travaillant à en avoir le cœur net, je me suis rendu à l'Ecurie de l'Ilot 13 entendre un trio. Claude Tabarini le musicien, le batteur de jazz, équipé du plus vaste attirail, rénovateur de swinguantes ogives à cathédrales, ah! frissons de baguettes au chagrin profond des peaux d'ânes; oui étincelles de feu tendre jaillies aux yeux cernés des cymbales, ronds dans l'eau même gelée du son pur! Vinz Vonlanthen dont la guitare a perforé de ses cordes réinventées jusqu'à l'acier, jusqu'au roseau nu du monde, cuisson parfaite de la carotte, du haricot & du cœur intense d'ananas et puis, troisième chanteur risqué de vivre, Pete Ehrnrooth à la clarinette basse qui de ses soufflantes souffrantes basses & de ses trilles d'écureuil aboyé sans pitié par les trente-six rats roux eux-mêmes a nettoyé un vieux caca qui collait

sacrément au tapis des écuries de Dieu. Ils nous offrirent en toute simplicité ces trois vertigineux lascars, un chant rauque & suprême bourré d'être & de sublime & d'exigeante erreur. Vertige. Vertical. *Je vous salis ma rue*, écrivait dans ces cas espérés Jacques Prévert.

A en avoir le cœur net de petit reporter du *Viva la Musica* sur ce batteur-poète travaillant encore (car cela me ravage & m'enchanté), je me suis rendu le samedi 7 novembre à onze heures d'un matin martyrisé de soleil bleu durable dans une coursive des Bains des Pâquis, (l'unique hammam du monde à montrer tête en rouge au sommet de son plongeur de dix mètres les six lettres du mot poésie). Le programme annonçait Claude Tabarini. A l'heure dite il apparut. En un de ces enchantements élastiques que ne pratiquent de nos temps plus que quelques lutins, quelques fées, il était là. Nul ne l'a vu venir. Il était soudain assis là. Et tenait sur ses genoux, extrait d'un sac noir un somptueux petit enfant tambour serti d'éclats de corail, de turquoise et d'or. Trepmpé de soleil. Il y tremblait paisiblement des dix doigts en délicatesse extrême un murmure de peau simple d'archange. Puis il se mit à lire en un micro noir qui marchait mal quelques-uns des textes qu'il vient d'écrire sur les

Les arracheurs de silence *par Christophe Gallaz*

La presse rapporta voici quelques lorettes qu'une entreprise de la Silicon Valley venait de mettre au point un logiciel permettant d'aspirer toute poche de silence dans les émissions d'entretiens radiophoniques enregistés, pour y réduire la durée de parole et remplir de publicité le temps gagné. Plus de cinquante stations nord-américaines utilisèrent aussitôt ce programme, opportunément intitulé Cash, épargnant de la sorte cinq ou six minutes supplémentaires par heure de diffusion – de quoi prévoir dix ou douze insertions publicitaires supplémentaires. Or le silence dont nous avons besoin quand nous nous exprimons par la parole, c'est l'espace nous permettant de respirer ou de raisonner quelques fractions de seconde pour méditer la suite de notre discours. L'avènement du logiciel Cash dans les usages radiophoniques nord-américains fut à cet égard une formidable illustration des pressions qui s'imposent depuis lors dans notre existence quotidienne d'humains déterminés par la logique économique moderne.

Les comportements exigés à notre égard dans le cadre de nos activités professionnelles sont par exemple exactement ceux que produit en radio le logiciel évoqué tout à l'heure. Tout nous ordonne de ne plus y «perdre» le temps dont nous aurions besoin pour y respirer (au sens figuré du terme), pour y laisser se manifester notre caractère personnel, pour y réfléchir au bien-fondé des normes qui nous sont imposées, et pour y forger notre appréciation de la société tout entière.

Ces circonstances sont d'autant plus saisissantes qu'elles ne paraissent avoir été conçues ni mises en œuvre par personne en particulier. Le logiciel Cash fut sans doute un prodige de perfectionnement dans le domaine informatique, ses inventeurs n'évaluant pas davantage l'usage liberticide qui pourrait en être fait dans le domaine radiophonique. Quant aux responsables de ce domaine radiophonique, ils apaisèrent sans doute leur conscience en songeant qu'après tout le programme informatique ne censurerait aucune parole, donc aucune opinion: la démocratie dépouillée de ses silences ne reste-t-elle pas une démocratie?

Ainsi le logiciel Cash, et tous les programmes analogues qui se sont déployés depuis lors dans l'espace de notre environnement professionnel et privé, modifiant notre

quartiers de la ville et de quelques villages du canton de Genève. Bonheur intense et vibrant émerveillement à qui lira ces textes dès leur parution au printemps 2016 aux Editions Héros-Limite qui tardent hélas à lâcher ce si bel œuf lors même que toutes les tortues ont pris le risque pour enfanter de quitter l'océan et de monter sur la plage.

Car Tabarini le poète a la langue rose mais de ce rose qui fait ardentes piques aux fleurs. Son œil au cœur est d'un gypaète immense planant par le ciel. Au grand observatoire des délicatesses les plus infimes, les plus intimes de la vie-même, celle sans arrêt qui bouge. Il vous raconte pied à pied l'histoire illuminée d'une pancarte, vous montre la splendeur nue d'un rai de lumière. Il décortique sous vos yeux la joie rauque & splendide d'habiter là l'âme nue dans ce quartier de Genève tous les jours. D'un gobelet de yogourt chiffonné par terre à la Marie échevelée qui passe en te disant: salut. Aquarelliste dont les pinceaux sont sucés par une langue sincère et visionnaire comme d'un âne étonné, comme d'une mule têtue à plein courage d'avoir les sabots nus. Et tout cela, Mesdames & Messieurs, dans le grand morbier, dans la pendule à complications amoureuses du monde. Contre grands soirs, petits matins.

Jean Firmann

existence sous le signe de rationalisations économiques convergentes, revêtent-ils toutes les apparences de la fatalité – celle-là même dont nous ne nous rendons plus compte en pratique quotidienne. Rush Limbaugh, présentateur vedette aux Etats-Unis d'une émission radiophonique politique, tomba d'ailleurs lui-même de sa chaise, à l'époque, en recevant de ses auditeurs un courrier vilipendant un surcroît de réclames durant ses entretiens: son temps d'antenne n'ayant pas été réduit, il ne s'était aperçu de rien.

Pourtant, comme rien n'est simple, nous ne saurions déduire de cette histoire que nous sommes les jouets impuissants d'un système. Le logiciel Cash n'aurait jamais été mis en œuvre dans les réseaux radiophoniques nord-américains si dans tout auditeur ne sommeillait un être infiniment réceptif aux réclames publicitaires ponctuant ses émissions préférées. C'est dans cette mesure-là, celle de notre désir inconscient, qui ne nous empêche pas de devenir des consommateurs grégariés par le déferlement des slogans commerciaux les plus variés, que nous sommes privés de notre souffle et finissons asphyxiés.

Le dispositif n'est donc pas près de s'écrouler, et l'on peut prévoir de futures versions du logiciel Cash nettement plus efficaces. Tout en continuant d'aspirer les poches de silence à la radio, il évaluera chaque mot prononcé durant les émissions parlées pour le remplacer, si possible, par un synonyme plus bref. De même, dans nos activités professionnelles, une fatalité croissante, dont nous croirons n'être que les victimes et nullement les partenaires, réduira notre être à sa seule compétence de produire mécaniquement. Fiabiles et constants, c'est l'objectif. Merveille soit la musique révérée par ailleurs dans ce numéro de *Viva* – je veux dire la musique construite de concert en concert ou de disque en disque à force de silences qui vivent au milieu des sons, et qui les façonnent.

